



ISBN 978 2 917817 04 9
12 € TTC - 19 x 13,5 CM - 80 PAGES
BROCHÉ/COUSU/RABATS
Conquéror Vergé B1c 220g
Munken Bouffant 80g - 98 gr

mais on ne disait pas carrefour, on disait Quatre Pavés, et on ne savait pas alors qu'on pouvait aller « outre-Quiévrain ». J'ai tourné, avec dans le regard de l'espoir et de la fierté, parce que, même si ce n'est pas toujours le Pérou, le pays de l'enfance a des allures de terre sacrée.

Et puis j'allais lui dire, planté dans le décor, j'allais lui raconter à mon touriste, tous les genoux écorchés, les chaises posées sur le devant des portes, les fils à linge décrochés quand le charbon arrivait, les hommes debout, là-bas tout au bout, comme des sentinelles campées à l'entrée du coron, devisant du temps et des voitures qui passent, et puis les femmes, leurs « ramons », leurs pavés récurés, les jattes de café de l'après-midi. J'étais prêt, en confiance, protégé par cette enfance, à lui livrer mes secrets, à lui raconter le conte.

J'ai tourné.

Il n'y avait plus rien.

Juste une lande de macadam. D'un gris de pierre morte. Plus rien des quatorze maisons qui avaient vécu collées les unes aux autres. Plus rien des visages, des cris, des rires, des pleurs qui les avaient animées. Il n'y avait plus rien de mon numéro treize du coron de la gendarmerie.

Il n'y avait plus rien.

Derrière nous, un homme a klaxonné. Je n'avais

aucune raison de m'arrêter là, au milieu de nulle part, et d'y bloquer mon monde. Et lui, l'homme pressé n'avait rien à regretter. Mon collègue n'a rien dit. Moi non plus. Et nous sommes repartis à un rythme de corbillard.

Comme les parents, les parents des parents, et ceux d'avant encore nous ont enseigné qu'il faut être pris pour être appris, pour le deuxième coup, j'étais davantage préparé. Comme le vieux Mithridate, je m'étais même instillé doucement le poison pour me donner de la résistance. Alors, souvent, j'emmenais l'auto sur le chemin et ses ornières, qui passait devant les vieilles grilles de cet abattoir inutile à droite, et me laissait voir l'alignement d'autres maisons à gauche. Et là, je regardais.

Les parpaings ont commencé de clore les yeux et la bouche des maisons des en-allés, pour que d'autres, en mal de logement, ne puissent venir y prendre refuge. Parfois, une gouttière, une « nochère », se mettait à pendre, et personne ne la poussait du coude pour la remettre à conduire la pluie. Sur les arrières, les jardins ouvriers prenaient des allures qui auraient fait honte à leurs anciens jardiniers. De visite en visite, je voyais les stigmates, comme on voit sur les mains des vieux qu'on aime, grandir ces taches qui nous disent que l'heure avance.

Alors, j'ai décidé de ne plus revenir.

Il faut commencer par dire qu'après la guerre, ici à Aulnoye, et dans les environs, ça avait été bien démoli. Il fallait bien reloger tout ce monde. Alors on a fait en vitesse la cité bambou, une cité provisoire. Ça devait durer deux ans, et puis le provisoire a duré plus de vingt ans.

C'étaient des baraques. Du torchis, du ciment, des toits en tôle, des plafonds en isorel. Et tout ça s'étendait sur la résidence Éluard, le bloc Havret, le 8 mai, la médiathèque. Ça faisait de la surface.

C'étaient des baraques tout en longueur, sans confort, avec la citerne des toilettes et ce rond de bois qu'on posait dessus. Et ça s'appelait cité Bambou parce qu'il était prévu qu'on en utilise comme matériau, le bambou. On n'en a jamais vu la couleur. Il faut dire que l'entrepreneur n'avait pas été des plus honnêtes, ce qui explique que le ciment faisait la gueule au bout de deux ans, fissuré, craquelé, des bouts qui manquaient et qui faisaient se tordre les chevilles.

Et tout autour les jardins. Et puis, pas de routes, pas de macadam, que du chemin qui faisait ce qu'il pouvait sous la pluie et dans le froid. L'été, on évitait la boue, mais on avait droit à la poussière.

Je dirais pas bidonville, mais à bien y regarder, c'était pas la gloire... Et pourtant...

Ginette a, juste un instant, fermé les yeux.

Et pourtant les six années que j'ai passées là, avec mon mari, avec mes enfants, me font encore chaud au cœur.

On vivait une entente formidable. C'était l'entraide. On ne gagnait pourtant pas énorme. Les hommes étaient payés en liquide, tous les dix jours, et le 30, au solde, on avait un peu plus. On avait des petites paies, mais on ne payait pas non plus l'eau ou l'électricité. Et dans cette cité qui était immense, on faisait le jardin, on élevait des bêtes.

Quand c'était difficile, on se prêtait cinq francs, ou un paquet de café, un kilo de sucre, de la farine. Et si chacun avait son jardin, on ne perdait rien non plus, on se repassait les choux à repiquer, le trop de haricots verts, on se donnait des coups de main. On ne gagnait pas beaucoup mais la vie n'était pas chère. Et puis, ici, ce n'étaient que des familles ouvrières, et même si on n'avait pas forcément ce mot-là en tête, on vivait de solidarité.

Cette ambiance-là, vous ne l'aurez plus jamais, parce que les gens s'aidaient et qu'aujourd'hui, ils se foutent les uns des autres.

Et puis, on avait le sens de se débrouiller, on se démerdait. C'était à celui qui agrandissait sa baraque, qui l'embellissait, et vu l'état de départ, c'était du travail. Alors on construisait une expansion pour les légumes, et puis pour le charbon, on montait sa

remise à vélos. Certains ont même creusé des caves. C'est dire.

Mon mari avait ce sens de la débrouillardise. Il m'avait fabriqué une véranda et dedans il m'avait installé une machine à laver avec un bac en zinc et un moteur récupéré chez ma mère. J'avais juste à lancer la courroie et la modernité entraînait chez moi.

Il avait l'habitude d'atteler sa petite remorque au vélo et d'aller se balader vers les décharges. Un jour, il a trouvé un feu continu dont vous n'auriez pas voulu. Il le charge sur sa charrette, le rapporte, le nettoie, le ponce, met un mica spécial et nous voilà à chauffer la maison jour et nuit. Un feu continu, vous n'avez pas idée de la richesse que ça représente. On vivait avec trois enfants et les hivers étaient terribles. Hiver et bébés, ça ne va pas ensemble. Là, le landau était dans la cuisine et nous vivions tous au chaud.

Bien sûr que vu d'au-delà de la cité, les gens pouvaient nous penser bien malheureux, bien sûr que ce n'était pas facile tous les jours, bien sûr qu'on a fini par les quitter nos baraques, mais, tout de même, on avait une vie avec des vrais plaisirs.

Aller à la pompette pour rapporter de l'eau, des potins et des rires. On parlait des enfants, parfois des maris, on se racontait nos histoires de bonnes femmes.

Le dimanche, les hommes se rasaient de plus près,

on prenait le temps de manger, et on se retrouvait autour des terrains de pétanque, à faire des carreaux ou à critiquer ceux qui les rataient.

Je crois surtout qu'on vivait simplement, qu'on n'avait pas la folie des grandeurs. Par exemple, aujourd'hui les gens sont étranglés, mais pour nous, les crédits n'existaient pas. On avait juste une camionnette qui passait chaque semaine pour des vêtements, c'était le seul crédit. Le seul ennui aussi de ce genre. Quand la dame est partie en retraite, on lui devait beaucoup d'argent. On payait cinquante francs par mois, et certaines n'avaient pas été raisonnables. Forcément, les tentations... Les femmes qui n'ont pas su payer, la dame est allée voir leurs maris. Après ça, les femmes ne touchaient plus jamais l'argent. Il faut dire qu'à cette époque, c'étaient les maris qui touchaient même les allocations familiales, alors ils pouvaient serrer les cordons de la bourse. Manque d'argent, manque de confiance, manque de confiance, divorce. On en a vu quelques-uns.

Bien sûr, c'était une autre époque. Je me souviens des visites de l'assistante sociale après les accouchements, et des conseils. Pour la propreté, pour le logement, pour les biberons. Un enfant, c'est dix biberons par jour, dix biberons à laver, à stériliser, à sécher et à conserver, faute de